





Mon père (à gauche) et mon grand-père

**MÉMOIRES  
D'UNE  
AMAZIGH**

Marie Françoise MAZIZENE-ROSSET

Juin 2020

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 978-2-9573418-0-1

© Marie Françoise MAZIZENE – Février 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## REMERCIEMENTS

Merci à mes enfants, Philippe et Alexandre qui me donnent le courage de continuer à me battre face aux adversités de la vie.

Mes petits- enfants : Milo et sa sœur Shanie.

Merci Marie-Jo pour ton aide.

Merci Jean-Marc pour ta patience, ton amitié et votre accueil à tous les deux.

Merci à mes copines de bridge Mireille, Joss, Danièle, et surtout à toi

Martine qui m'a aidé dans la manipulation de l'ordinateur pour écrire cet ouvrage.

Merci Guy pour ton aide, tes conseils, l'ordinateur m'est devenu plus familier.

Merci Georges pour la mise en page et l'édition de ce livre.

Merci Jean-Marie pour ta relecture implacable.

Merci à Marc et Catherine pour vos bons conseils, et vos amitiés.

Merci Houria ma sœur toi qui a été très présente pour moi.

Et merci à tous ceux qui m'ont poussé à écrire Mon Histoire.

Marie- Thérèse Jomain, Merveilleuse enseignante et conseillère. Merci à toi.

**Je vous dois beaucoup, merci à tous.**



## KABYLIE de 1946 à 1954

### *Aomar*

Comme tout un chacun, j'ai une histoire que je veux raconter à mes petits-enfants Milo et Shanie et si cela les intéresse, leurs cousins, leurs parents et pourquoi pas d'autres personnes ?

Je suis née le 13 juin 1946 à Aomar en Grande Kabylie. J'en suis certaine maintenant, c'était bien le 13 juin. J'expliquerai plus tard pourquoi la date de naissance portée sur mes papiers officiels est le 13 janvier 1946.

Ma famille, du moins mon grand-père, est natif d'un village du Djurjura origine de la tribu des Sidi-Mendès, un vrai berbère. Je ne l'ai pas connu, je n'ai qu'une photo de lui qui m'a été donnée par ma sœur Marie Pascale. Il est très beau.

Ma sœur est retournée plusieurs fois dans ce pays qui lui était très cher.

Elle a pu se procurer quelques photos et des documents administratifs qui nous ont permis d'établir quelques réalités sur nos origines, notre identité et bien d'autres choses.

Nous vivions dans une « concession » en pierre habitée par ma grand-mère paternelle, mes parents et les deux frères de mon père. L'un était marié et avait des enfants, l'autre était célibataire. Je les ai très peu connus. Mon père avait aussi une sœur qui vivait à Alger, je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois. C'est chez elle que nous avons passé la dernière nuit en famille dans notre pays d'origine, c'était en 1954.

Des murets en pierres séparaient les « concessions » les unes des autres. Ceux-ci servaient à déterminer les propriétés, mais aussi à s'isoler de la vue des curieux.

Nous étions dans un lieu loin du village sur une colline où se dressaient des oliviers chétifs, quelques figuiers, un poirier sur lequel j'avais trouvé refuge quand, avec ma sœur Marie-Pascale, nous avons été attaquées par une meute de chiens. Ma sœur a toujours gardé une cicatrice sur la joue, un des chiens l'avait mordu avant que je puisse l'aider à grimper sur ce poirier.

La végétation était assez maigre. Nous mangions des baies noires qui poussaient sur des buissons à notre hauteur, je ne me souviens pas de leur nom », d'ailleurs l'ai-je vraiment su ? »

En Kabylie, je ne me souviens pas non plus des voisins qui habitaient dans les hameaux autour de chez nous.

Les habitations étaient assez espacées les unes des autres. Mes sœurs et moi étions trop petites pour nous éloigner loin de notre habitation.

Nous n'avions pas d'eau courante, mais une source ne coulait pas très loin de la maison. Notre maman en faisait des provisions, parfois cette source était tarie. Les femmes allaient chercher l'eau plus loin, elles connaissaient les endroits où en trouver. J'ai d'ailleurs failli mourir noyée. Après avoir glissé sur une pierre je suis tombée dans la source, ma tante m'a retirée à temps mais nous avons eu très peur toutes les deux.

Il n'y avait pas de latrines, pour nous soulager la nature faisait l'affaire. Nous utilisions des pierres ou des feuilles pour nous essuyer.

Ma mère, était une femme mélancolique ; je ne me souviens pas l'avoir vu sourire souvent ; c'était une solitaire, assez froide. Les rapports avec ma grand-mère n'étaient pas simples. Toujours est-il que notre mère ne nous a jamais vraiment cajolées.

Nous vivions près de nos cousins paternels. L'un d'eux m'entraînait à la chasse aux hiboux qui logeaient dans les petits murets de pierraille. Nous mangions ces hiboux ainsi que les hérissons cuisinés, grillés par nos mamans et quelques œufs. Il y avait peu de protéines disponibles. Je ne me souviens pas avoir vu de potager, nous ne nous nourrissions souvent que de semoule.

Au moment de la cueillette des olives ou des figes, nous aidions nos mamans.

Le souvenir d'une nuée de sauterelles diaboliques dévorant tout sur leur passage m'est revenu à l'esprit. Le linge était déchiqueté, les feuilles des arbres malaxées, il ne restait que les tiges.

En un temps record tout disparaissait. La panique se lisait sur le visage des adultes et la peur sur ceux des enfants. Il faut l'avoir vécu pour se rendre compte de leur voracité. Ces nuées de sauterelles étaient dévastatrices.

J'ai vu au Cameroun quelques années plus tard une invasion de termites volantes. Elles rentraient dans la maison par toutes les ouvertures. Notre boy les ramassait avec le balai en faisant un énorme tas dans le séjour. Il les emportait chez lui dans une grande étoffe ; c'était une source de protéines qu'il mangeait avec délice en famille. La joie se lisait dans ses yeux, il était conscient de la valeur énergétique de ces insectes.

En Kabylie, (dans notre coin), les hommes étaient absents, ils vivaient en France là où ils trouvaient du travail. Nous étions dans la misère la plus totale. Je me souviens très peu de mon père en Algérie, il ne revenait que pour les vacances.

Certains faits m'ont marquée, comme celui d'avoir été témoin d'une dispute entre mon père et un neveu de ma mère. Celui-ci, pour des histoires d'argent qu'il empruntait et qu'il ne rendait pas, avait mis la vie de mon père en danger, car il refusait de lui faire davantage de crédit. Ce cousin avait tiré un coup de fusil sur papa, heureusement il n'a pas atteint sa cible et mon père s'en est bien sorti. Je n'ai jamais su si l'argent lui a été restitué.

Nous avons eu très peur.

Notre père nous ramenait des vêtements de France et... des petites culottes ! J'avais oublié la mienne à l'endroit où je m'étais soulagée. Je n'ai jamais oublié la honte ressentie, quand un petit voisin est arrivé avec ma culotte à la main et s'est moqué de moi. Nous étions les seules à porter ce genre de vêtements !

Comme beaucoup d'enfants de cette époque, j'ai contracté la coqueluche. Je me souviens encore de l'angoisse des quintes de toux, avec cette respiration qui me faisait défaut, mais aussi l'odeur des œufs brouillés mélangés avec de l'ail qu'on m'obligeait à manger pour guérir. Je ne sais pas si c'est cette préparation qui m'a guérie.

Le principal c'est que ma mère le croyait, et qu'elle me soignait en me nourrissant de ce mélange.

J'ai le souvenir des séances où maman nous «épouillait». Nous étions couvertes de poux, nos cheveux longs leurs servaient de refuges. Le seul remède était la revue de nos tignasses par les femmes qui détruisaient les poux en les écrasant entre leurs ongles. Dans ces coins retirés l'hygiène faisait défaut. C'était un éternel recommencement, les lentes n'étaient pas détruites. Il n'y avait pas d'hygiène, nous étions tous des pouilleux, personne ne se demandait si c'était normal d'avoir ces bestioles sur la tête. Les femmes étaient tellement incultes !

La naissance de ma petite sœur Joëlle m'a marquée.

J'avais six ans et j'avais échappé à la garde de ma tante. J'entendais des bruits inhabituels qui venaient de la pièce voisine, j'y suis entrée, ma mère allongée sur de la paille gémissait ; c'était ma petite sœur qui arrivait au monde dans notre famille, la quatrième fille ! Comment comprendre à 6 ans que c'était une désolation pour maman. C'était encore une fille !

Il n'y avait ni médecin, ni sage- femme, pas de visites, pas de préparations à l'accouchement, les femmes se débrouillaient entre elles. Elles se formaient sur le tas. Combien d'enfants et de femmes sont morts en couche ?

Il n'y avait pas de statistiques. Cela aurait eu quel intérêt à l'époque ?

Notre sœur Roza nous a appris que maman faisait les accouchements pendant la guerre, les familles des parturientes venaient la chercher.

Un jour où je revenais de la source avec ma tante et que nous étions chargées d'outres pleines d'eau, j'ai vu ma mère monter dans une voiture avec mes trois sœurs et partir. Je n'ai rien compris ! Ma mère m'avait abandonnée ?

Ma grand-mère qui ne sortait jamais de sa maison m'attendait sur le pas de sa porte et m'a fait rentrer chez elle. Je ne sais plus combien de temps j'y suis restée, mais un jour, sans que je sache pourquoi, mes sœurs et ma mère sont revenues. C'est bien longtemps après, que l'on m'a expliqué que maman était hospitalisée à Alger et que mes sœurs étaient gardées par nos tantes qui habitaient à Draâ-El-Mizan.

J'ai le souvenir d'un joli voyage avec ma grand-mère dans les gorges de Palestro. Nous avons traversé une forêt de chênes liège par un sentier en haut d'une colline. La route était étroite et sombre, les arbres formaient un mur qui débordait sur la route terreuse.

A Palestro, il y avait des sources d'eau chaude. Les gens y allaient pour le bienfait de ces eaux thermales. Je me vois dans cette eau chaude avec ma grand-mère qui me tenait, j'étais bien, mais j'avais peur de l'eau, je

n'avais pas pieds. Je dois reconnaître que l'eau n'a jamais été mon élément favori, même encore aujourd'hui.

Pendant toute mon enfance, j'étais persuadée que ma mère ne m'aimait pas. J'étais une enfant hyperactive, je devais être le garçon manqué de la famille. Ma mère ne frappait pas mais me pinçait, pas trop fort, je n'ai jamais eu de bleus mais c'était assez douloureux.

J'avais des douleurs inexplicables aux genoux. Nous n'avions aucun médicament, mais il suffisait que je m'allonge à côté de ma mère, que je mette mes jambes sur elle, jusqu'à soulagement. Le contact avec son corps était le meilleur remède. Parfois, des phlyctènes inexplicables apparaissaient sur mes jambes. Elles disparaissaient sans traitement.

Notre mère était petite, ne souriait et ne parlait que très rarement. Elle n'était bien qu'avec ses sœurs et frères. C'était une solitaire, assez froide.

Nous parcourions à pieds des kilomètres, pour nous rendre chez nos tantes maternelles. Nous nous arrêtions chez ses frères en chemin, elle aimait être près d'eux. Nous ne connaissions pas nos cousines et cousins du côté de notre mère, sauf le rouquin qui nous faisait peur.

Maman avait été mariée à l'âge de treize ans. Deux enfants sont nés de ce premier mariage : un garçon qui vivait en France et qui venait la voir de temps en temps, et une fille que nous n'avons jamais vue. La coutume dans ce pays était que les enfants appartenaient au mari, les femmes n'avaient aucun droit sur leurs progénitures.

Mais quels droits avaient –elles au juste ?

Ma mère était dépendante de son mari mais comme celui-ci vivait et travaillait en France, elle se trouvait sous la domination de ses frères. Comme toutes les femmes, elle était illettrée.

Nous, les enfants n'allions pas à l'école. Nous parlions le berbère (Tamazight).

Peu de temps après la dispute de mon cousin avec mon père, j'ai entendu une conversation entre maman et ma tante qui parlaient toutes les deux de notre prochain départ pour la France.

Était-ce en prévision de notre départ, que nous nous sommes retrouvées un jour au pied d'un arbre géant, une équipe de médecins nous vaccinait en plein air. Il faisait une chaleur accablante, des mouches nous tournaient autour. Je me souviens d'une douleur insupportable que j'avais ressentie durant des jours.

Ce devait être le vaccin de la variole qui laisse des traces indélébiles.

Dès que ma mère a su que nous quittions l'Algérie, nous sommes allées vivre chez ses sœurs en attendant notre exil. Je n'ai jamais revu ma grand- mère et je suis incapable de dire quand elle est morte. Je pense souvent à elle.

## *Draâ-El-Mizan*

Nos tantes habitaient, près les unes des autres, dans des maisons étroitement regroupées si bien que leur ensemble, vu de l'extérieur, formait un bloc unique.

Nous avions de nombreuses occupations :

Notre travail était de récupérer du combustible, c'étaient des denrées de premières nécessités. Nous allions ramasser du bois avec les enfants des voisins et revenions avec des chargements plus gros que nous. Et pourtant c'est un pays qui regorgeait de gaz et de pétrole !

Nous étions également à l'affût, des bouses de vaches séchées que les femmes utilisaient pour faire du feu et, de tout ce qui était consommable, fruits, agrumes, figes de barbarie, figes fraîches, oranges...

Je me souviens d'un énorme figuier très vigoureux, qui donnait de petites figes violettes très sucrées, que mes tantes faisaient sécher sur des tapis d'herbes sèches qu'elles confectionnaient, ces figes se conservaient très bien. C'était un bonheur d'en manger au moment où la nature ne donnait plus rien et que le froid arrivait. Nous étions constamment à la recherche de victuailles.

Les figues de Barbarie, de ce jardin d'Eden qu'était cet endroit, avaient un goût exceptionnel. Ce lieu était idyllique, bien qu'entouré de collines, c'était une plaine où l'on trouvait des cultures, des arbres fruitiers, des amandiers, des élevages de vaches, en petite quantité qui permettaient aux paysans de ne pas mourir de faim.

Mes deux tantes avaient des métiers à tisser, elles fabriquaient de magnifiques tapis et faisaient également des poteries, leur maison se prêtait à cette activité. Quand nous étions chez nos tantes, maman s'épanouissait, elle s'installait devant le métier et aidait ses sœurs dans la confection des tapis. Elles avaient un goût artistique très développé.

Mes tantes avaient deux ânes et quelques poules qui picoraient tout autour de la maison.

De grandes haies de cactus bordaient les sentiers où nous courrions pieds nus.

J'ai un souvenir très lointain d'une fête des moissons chez ces tantes, sous un soleil de plomb, un bœuf tirant et tournant en même temps une pierre qui servait de meule. Les grains de blé étaient écrasés. La famille produisait sa farine. Des voisines chantaient et j'ai vu ma mère enfin participer !

Mes tantes vivaient seules, isolées loin du village,

chacune dans leur maison reliée par un patio commun. L'ainée avait deux enfants. Il n'y avait pas d'homme.

Je m'étais rendue compte que ma sœur Marie-Pascale mangeait de la terre. J'ai voulu faire comme elle, l'odeur de cette terre nous attirait, elle avait un goût agréable. Nous avions de grosses carences alimentaires et également affectives. Nous étions devenues géophages, nous avions sans doute besoin d'oligo-éléments.

Nous avons appris très jeunes à être des enfants responsables, nous n'avions pas d'occupations ludiques, pas de jeux d'enfants. Seules exceptions des chants folkloriques que nous chantaient les femmes adultes. L'apprentissage se transmettait par la parole et l'exemple.

Une des jeunes filles qui participait à la recherche du bois avait les orteils qui se chevauchaient, je trouvais cela original. Je me suis déformé les pieds en voulant l'imiter. C'était bien sûr, idiot et stupide et, à 30 ans, je me faisais opérer des pieds d'un Hallux Valgus. Personne ne me disait qu'il ne fallait pas faire chevaucher les orteils. Rien n'était interdit. Je n'avais aucune notion de l'avenir. Comment aurai-je pu deviner que je m'abîmais les pieds ? Et oui, nous n'avions pas de chaussures !

Nous vivions en autarcie ; mais parfois, des hommes à l'allure majestueuse sur leurs dromadaires (tels Omar Sharif dans Lawrence d'Arabie) passaient de porte en porte pour vendre du sucre, du sel, de succulentes dattes, de la vannerie qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Nous les enfants, nous nous demandions d'où ils venaient, ils nous impressionnaient et nous faisaient un peu peur en même temps.

Mes tantes et ma mère échangeaient leurs magnifiques tapis, et poteries. Elles faisaient du troc avec ces nomades de passage.



Exemple de poterie produite par ma mère et mes tantes

Un jour, nous avons cru voir des hommes qui tombaient du ciel, avant de comprendre que c'étaient des parachutistes qui sautaient d'un avion. Certaines femmes pensaient que les avions enfantaient d'autres avions. Les femmes étaient simples et naïves parce qu'elles étaient incultes. Elles sortaient à peine de l'enfance, qu'elles étaient mariées à des hommes plus vieux. Elles étaient des femmes enfants.

Les hommes, on n'en voyait presque pas, sinon des vieux qui avaient passé leur temps en France pour travailler et qui revenaient pour la retraite. Les jeunes hommes, dès qu'ils le pouvaient, quittaient la Kabylie où régnait la pauvreté.

L'hygiène faisait défaut, nous avions des infections oculaires à répétition, maman nous instillait des gouttes dans les yeux, les collyres nous brûlaient. Nos yeux étaient complètement collés le matin au lever et nous étions dans la pénombre.

Pour échapper aux séances de nettoyage nous courrions dans le patio. Maman finissait toujours par nous rattraper et nous tenait fermement contre elle, pendant qu'une des tantes nous mettait les gouttes dans les yeux.

Nous sommes restées des mois chez nos tantes. La vie était beaucoup plus facile qu'à Aomar, la terre plus

généreuse, les maisons plus grandes, nous avions plus d'espace.

Les maisons de nos tantes étaient bien aménagées. Contre les murs il y avait des rayons creusés dans les murs, qui ressemblaient à des rigoles traversantes, où étaient déposés leurs plats décoratifs très typiques.

Le 9 septembre 1954, un tremblement de terre secoua Orléansville. Je me revois encore au bord de la faille, la terre s'était déchirée jusque dans la région où nous vivions. C'était très impressionnant.

Même si je ne me souviens pas du détail du séisme, cette faille m'a marquée à jamais.

C'est seulement aujourd'hui en cherchant où se trouvait Orléansville que j'ai découvert l'ampleur de la catastrophe. Des milliers de gens ont péri, d'autres ont tout perdu. A l'époque, les informations ne circulaient pas comme de nos jours. Aucune femme ne savait lire et les hommes étaient absents puisqu'ils travaillaient pour la plupart en France métropolitaine. Nous étions isolés du monde.